

Guerrier

A photograph of a woman with dark, curly hair walking towards the camera on a city street. She is wearing a dark, double-breasted suit jacket over a black top and a dark skirt. She is carrying a small red bag in her left hand. The background shows other pedestrians and city buildings. The image has a torn paper effect along the top and right edges.

Thierry WATRIN

Thierry Watrin

Guerrier

© Thierry Watrin, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6951-0

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Sarah et Marie

« Un citron sur la table nue. Il brille. »
Yannis Ritsos

1.

Lynch-Bages

« Bois du vin... c'est lui la vie éternelle ». Je croyais entendre la voix de mon père qui aimait tant citer Omar Khayyam en levant son verre. L'espace d'un instant je revoyais son visage bienveillant et ce mince sourire qu'il a usé jusqu'au bout à force d'économiser ses mots. La vie éternelle, je ne m'y risquerai pas. Mais la vie tout court, alors oui !

Ce jour-là une lumière insolente inondait le boulevard Saint-Germain. Je sortais du métro Maubert-Mutualité, place du marché, et j'en prenais plein les yeux. Je me dirigeais vers l'échoppe d'un petit caviste où autrefois j'avais mes habitudes. Cela faisait pourtant des décennies que je n'habitais plus ce quartier mais je trouvais toujours un prétexte pour retourner flâner entre l'Estrapade et la place Monge, entre Mouffetard et la Seine. La lumière vibrait avec des tonalités qui n'étaient plus tout à fait celles de l'été et pas encore celles de l'automne. Une poussière dorée, quasi-frissonnante, flottait dans l'air.

Les deux derniers livres que j'avais offerts à Andrée étaient des petits formats. Des livres brefs, aérés, lisibles. Mais, les avait-elle lus ? Peut-être. Peut-être pas. Elle ne les lirait d'ailleurs probablement jamais. Ou du moins, jamais plus. Je savais pourtant qu'elle les gardait à portée de main, fourrés au fond de son vieux cabas avec d'autres menus trésors. Un livre, donc, était dorénavant un cadeau inapproprié. Mieux valait fêter les heureux événements d'une autre façon et choisir une bonne bouteille qui nous réchaufferait le sang.

Je suis entré dans la boutique. Le caviste, grand échalas en tablier noir et calvitie galopante, m'a regardé comme si j'étais un fantôme. Un fantôme qu'il n'était pas sûr de reconnaître. Lui aussi avait pris de l'âge. Il a fini par afficher un large sourire comme s'il venait de parfaitement saisir le type de client à qui il avait affaire.

— Je vous laisse regarder, il m'a dit avant de retourner derrière son comptoir. Faites-moi signe si vous avez besoin d'un conseil.

Je vous épargne le temps que j'ai pris à aller d'un présentoir à l'autre, à découvrir des noms biscornus de Châteaux et de domaines, à lorgner quelques flacons rares et à résister aux tentations.

Finalement j'allais opter pour un Calon-Ségur 2005, une année ensoleillée. Mais à la dernière seconde je remarque un Lynch-Bages du même millésime. Quoique d'un prix proprement faramineux. L'un comme l'autre avaient eu leurs heures de gloire dans la mythologie familiale. Le Calon-Ségur était le premier vin que mon père avait fait goûter à ma mère quand, à vingt ans, elle avait débarqué en France de son Maroc natal. Le Lynch-Bages, quant à lui, témoignait d'une révélation familiale plus tardive à une époque où je tentais de passer l'internat de médecine. Autant dire que dans la famille il y avait eu les années Calon-Ségur, les années Lynch-Bages, les Aloxe Corton, les Chasse Spleen... Autant de belles bouteilles que, bien plus tard et sans vraiment y penser, nous espérions retrouver dans la cave des parents quand, mes frères et moi, nous leur rendions visite.

Clémentine, ma fille, ne boit pas de vin. Enfin, je crois. C'est une fille sportive, déterminée, amoureuse de l'eau plate et des espaces verts. Elle a étudié sept ans au conservatoire, chant lyrique et violoncelle. Et puis un jour elle est partie de travers. Elle a tout plaqué. Elle est passée à la Grolsh, au Spritz et à des musiques de sauvages. Je ne désapprouve pas. Mais quand même, cela fait trois ans que je ne l'ai plus vue.

Si j'ai raté deux ou trois choses dans ma vie, outre le fait d'avoir mis trop longtemps à sortir du genre convenable et consciencieux, le truc qui me pèse le plus est bien de ne pas avoir consacré suffisamment de temps à ma fille. J'étais trop scotché à mon boulot, aux voyages, aux soi-disant défis de l'entreprise dans laquelle je travaillais. J'avais d'abord eu l'illusion qu'on pouvait sauver des vies et gagner la sienne assis bien confortablement devant un écran, un casque vissé sur la tête. Qu'on pouvait être médecin sans faire véritablement de la médecine. Pépère. J'étais médecin coordinateur, anesthésiste de formation, dans une société d'assistance médicale qui avait grandi plus vite que moi. SOS World Wide. Une entreprise qui œuvrait dans les coins les plus reculés de la planète. Une devise, Human Touch, comme ils disent. Mais moi, j'avais toujours eu le nez dans le guidon, pendant des années. Alors Clémentine, je ne l'ai pas vue grandir. Je ne l'ai pas vue partir non plus. Le film est passé trop vite. Et malheureusement il n'y avait pas de séance de rattrapage. Parfois se creuse un monde entre les pères et leurs filles. Entre Clémentine et moi, c'était le gouffre de Padirac, que dis-je, le Grand Canyon. De toute façon, je me doutais qu'elle ne serait pas là.

Il n'y avait pas à dire, le prix du Lynch-Bages était vraiment indécent. Mais s'il fallait faire une folie, c'était maintenant.

— Vous en pensez quoi ? j'ai demandé au tablier noir.

— Le pauillac serait un excellent choix. Ce sont mes deux dernières en 2005.

— Va pour le pauillac, j'ai fait en soupirant.

Au moment de sortir ma carte bleue une évidence m'a traversé l'esprit.

— S'il vous plaît, ajoutez deux bouteilles de Deutz.

— Brut ?

— Oui, brut... Une fête sans champagne, vous n'y pensez pas.

Tout ça sans que je puisse imaginer un instant que ces innocentes bouteilles déclencheraient, ivresse fatale, un véritable carnage. Greg sur le carreau, raide comme une marionnette, le Duke dans le coma, un abbé en transit entre le ciel et la terre, et ma mère, ma merveilleuse petite mère, aux urgences de l'hôpital Saint-Antoine.

2.

Commissaire Petrucciani

Je me suis présenté à l'hôtel de police tôt le matin. Plus précisément au commissariat central du XIIème, au coin de l'avenue Daumesnil et de la rue de Rambouillet, face au Viaduc des Arts, là où une jolie promenade dans la verdure se faufile au-dessus des arches en brique. J'étais passé des centaines de fois devant cet immeuble où se dressent sur les derniers étages de la façade treize répliques de l'Esclave mourant de Michel-Ange. Des géants de plâtre plantés dans les airs, le regard tourné vers la Bastille. Une fantaisie de l'architecte Manuel Nuñez Yanowski, plus connu pour ses immeubles camemberts. Mais là c'était la première fois que j'étais invité à pénétrer dans les lieux.

Passés les barrières de protection, le contrôle d'identité, les dix minutes d'attente sur un banc, un jeune agent m'a conduit au deuxième étage dans le bureau du commissaire Ange Petrucciani. La pièce était étonnamment vaste, avec deux larges fenêtres donnant sur l'avenue, une grande table où s'amoncelaient des piles de dossiers, deux écrans d'ordinateurs, des armoires métalliques et des étagères à profusion et, accroché sur un bout de mur, le portrait d'un jeune Président de la République.

Tout paraissait relativement neuf, sauf au sol, un lino gris usé, couvert de cicatrices. Je ne sais pas pourquoi, je me suis tout de suite senti bien dans cette pièce. Peut-être le désordre, peut-être cette légère odeur de malt, entre bière trappiste et whisky Ecossais. Une odeur légèrement fumée. Et puis il y avait ces quelques livres de poche jaunis sur une des étagères. Des Série Noire, des San Antonio, des albums des Pieds-Nickelés et, surprise, trois livres de Nabokov dans la collection Folio : La Défense Loujine, Roi, Dame, Valet et Regarde, regarde les arlequins. Doux mélange. Comment cela était-il possible ?

Je n'avais pas la réponse. Encore moins quand le commissaire est entré. Un géant lui aussi, les cheveux grisonnants, la barbe en friche. Léger embonpoint. Sneakers et jean 501. La poignée de main énergique.

—Restez assis, jeune homme.

Et v'lan, encore une fois ! Toute ma vie j'en aurais soupé du jeune homme par-ci, jeune homme par-là. Comme si j'étais resté un gamin. Le profil fluët et la

tignasse d'ado, je n'y suis pour rien, c'est comme ça. Mais va, c'est sûr, un jour je mourrai jeune-homme.

Impassible, le commissaire s'est assis à son bureau et a allumé son ordinateur. Dans un reflet je pouvais voir tourbillonner sur l'écran les petites étoiles jaunes de la Communauté Européenne qui, après trois petits tours et quelques clics, ont laissé la place aux remparts rougeoyants de Marrakech. Sans doute les dernières vacances d'un vaillant officier de police. Le commissaire s'est alors tourné vers moi.

— Comment va votre mère ?

Bonne question. Il avait pourtant une étrange façon de prononcer les mots, comme s'il avait fait ses classes à la Comédie Française. Il suçotait chaque syllabe. Sans se presser. Etonnant.

— Stable, j'ai fait.

Mimique compatissante.

— À cet âge... c'est compliqué.

— Forcément...

— Forcément... il a fait en écho, avant de poursuivre.

— C'est une affaire un peu... tordue, voyez-vous. Alors j'aurais besoin de vos lumières...

Mince alors ! Mes lumières à moi ! Il fallait que ça me tombe dessus. Mais qu'est-ce que je savais moi ? Pas grand-chose. Et quand bien même, ma place n'était pas ici. Me connaissant, ce que je pensais, ça devait se lire sur ma figure. Le commissaire Petrucciani n'a pourtant pas cillé. Il a poursuivi en faisant pivoter son moniteur Dell 32 pouces.

— Je vais vous montrer quelques photos, il a fait. Et puis, après une petite grimace :

— C'est pas joli, joli...

Une première photo s'afficha pleine page sur l'écran faisant disparaître la Koutoubia et son ciel limpide. Je reconnaissais la petite bibliothèque où parfois on pouvait déjeuner en tête-à-tête avec Andrée. Une vraie scène de crime. Sur la table, des bouteilles renversées et des verres cassés. Par terre, Greg, face contre le sol, le nez dans une flaque avec des filets de sang qui dessinaient des étoiles. À côté, le Duke allongé, immense, la crinière blanche en auréole, la mâchoire de travers, le visage tordu mais béat. Au fond (mais à droite sur l'écran) l'abbé, cul par-dessus tête, à genoux dans une position genre chien tête en bas, la chasuble